Philologie italique et latine

Dominique Briquel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1147>

DOI : 10.4000/ashp.1147

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Dominique Briquel, « Philologie italique et latine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 21 juillet 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1147> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1147>

PHILOLOGIE ITALIQUE ET LATINE

Directeur d'études : M. Dominique BRIQUEL

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Étude de textes d'historiens romains : préparation de l'édition de Tite-Live, Histoire romaine, livre 10.* — II. *Épigraphie étrusque et italique : étude d'inscriptions.*

Les conférences de l'année 2009-2010 ont marqué la reprise de l'étude de la première décade des *Histoires* de Tite-Live, dans la perspective de la préparation de la publication des livres IX et X dans la Collection des universités de France, pour laquelle le directeur d'études a été chargé de superviser la traduction et le commentaire, l'établissement du texte étant effectué par Charles Guittard, professeur à l'université Paris-Ouest – Nanterre-La Défense (Paris-X). Au cours des années précédentes, le travail avait été mené à bien pour le livre IX, le texte destiné à publication dans la CUF ayant été rédigé et remis à C. Guittard afin que celui-ci le complète par ses propres conclusions. C'est pourquoi il a été décidé, sans plus attendre, de commencer le travail d'étude du livre X, si bien que le séminaire de cette année a été consacré à l'examen des premiers chapitres de ce livre (ch. 1 à 5).

Le livre IX était caractérisé par une remarquable unité : il débute par la défaite romaine aux Fourches Caudines et s'achève sur la fin victorieuse de la deuxième guerre samnite, le cours du livre étant consacré à la progressive remontée de Rome après le désastre de 322, qui a ainsi montré que l'*Vrbs* était capable de ne pas se laisser abattre par les échecs, qu'elle savait surmonter les pires difficultés et triompher des adversaires les plus dangereux (avec le morceau de bravoure que constitue le spécimen d'histoire-fiction que représente l'excursus sur Alexandre : Rome aurait été capable de vaincre même celui qui apparaissait alors comme le modèle absolu en matière de succès militaire). D'emblée, le livre X donne une impression très différente. Il ne s'ouvre pas sur un grand événement, susceptible de donner une ligne directrice à l'ensemble du livre, mais commence par la juxtaposition, sans ordre apparent, des événements survenus au cours de l'année 303 et au début de l'année 302 : envoi de colonies à Sora et Alba Fucens, punition de Frusino pour son rôle lors de la défection des Herniques (relatée aux ch. 42 et 43 du livre IX), opérations de police en Ombrie pour 303 et rapide campagne victorieuse contre les Éques, menée par le dictateur C. Junius Bubulcus, pour 303. On est dans le ton de l'annalistique la plus traditionnelle, le passage à une année nouvelle étant marqué par l'indication du couple consulaire et l'exposé se bornant à énumérer, sans souci de composition et avec une sécheresse de narration qui se limite au simple exposé des faits, les événements tels qu'ils se sont produits. Bien sûr, cela n'exclut pas que les faits relatés soient par eux-mêmes d'un grand intérêt. On s'est ainsi particulièrement attaché à la courte présentation des opérations menées en Ombrie contre une troupe de brigands dont la base était une grotte que l'armée romaine finit par enfumer (10, 1, 4-6). Ce passage, totalement négligé dans le récent commentaire de S. P. Oakley et non pris en considération

par les travaux consacrés au phénomène du brigandage, est un des rares témoignages proprement historiques que nous ayons sur cette question pour l'Italie ancienne, avec des éléments concrets qui corroborent ce qu'on lit dans une œuvre de fiction comme les *Métamorphoses* d'Apulée (4, 4-9).

Le chapitre 2 accentue encore l'impression de juxtaposition d'événements divers qu'offre ce début du livre X. Après quelques lignes (10, 2, 1-3) consacrées aux opérations du consul Marcus Aemilius en Apulie (et aux incertitudes de la tradition à ce sujet), l'historien padouan s'étend complaisamment sur la victoire remportée par ses compatriotes sur le chef spartiate Cléonyme que Tarente avait appelé à son secours, selon une pratique à laquelle la grande cité grecque a eu recours de manière répétée au cours de son histoire, avec Alexandre le Molosse et Pyrrhus. On a affaire à une sorte d'excursus (qui avait fait l'objet entre autres d'une étude de Lorenzo Braccisi en 1990, *L'avventura di Cleonimo*), où éclate la fierté de l'auteur pour sa petite patrie de Padoue. Mais, par-delà l'impression immédiate de morceau autonome inséré dans la narration, il est nécessaire de s'interroger, ce qui là encore n'a guère été fait précédemment, sur la fonction qu'occupe un tel passage, qui ne concerne en rien Rome, dans les *Livres depuis la fondation de Rome* – le problème n'étant au fond guère différent de celui que pose l'excursus sur Alexandre au livre IX. La petite patrie de l'auteur n'est que rarement mentionnée dans l'œuvre. Souvent elle l'est d'une manière qui ne paraît pas flatteuse pour son image : en 41, 27, 3-4, Tite-Live évoque les troubles internes de 174, qui obligent Rome à mander des envoyés pour rétablir l'ordre, en un événement qui sera suffisamment important pour qu'il détermine la création d'une « ère de Padoue » à partir de cette date : cf. W. V. Harris, « The Era of Patavium », *ZPE*, 27 (1977), p. 283-293. Mais elle est aussi la cité du Troyen Anténor, et il ne faut pas oublier que l'œuvre débute par un rapide exposé sur la fondation de Padoue par Anténor (1, 1, 1-3), mis en parallèle avec Énée. Certes, le destin promis à Énée et à ses descendants est beaucoup plus glorieux, et souligné comme tel (1, 1, 4 : *ad maiora rerum initia ducentibus fati*). Mais cela implique que Padoue ne doit pas être pensée indépendamment de Rome, que, derrière les allusion que Tite-Live fait à sa petite patrie, il y a plus qu'un simple campanilisme. Le destin de Padoue préfigure et annonce, même si c'est sur un mode mineur, ce qui advient à la grande patrie de l'historien, c'est-à-dire Rome. En l'occurrence, et quand bien même il n'est nullement fait allusion dans ces lignes à l'*Vrbs*, par sa victoire sur un chef hellénique venu dans la péninsule à l'appel de Tarente, chef qui ne remporte aucun succès décisif et qui est forcé de reprendre la mer et de s'en retourner d'où il est venu, Padoue est l'antécédent exact de ce qui adviendra à Rome face au suivant des *condottieri* que Tarente appellera à la rescousse, Pyrrhus. L'orgueil de Tite-Live pour sa petite patrie se fonde sur la conviction d'un destin partagé, où Padoue a sa place. C'est là une valeur fondamentale de la « patavinité » de l'historien, quel que soit par ailleurs le sens que Pollion donnait à cette *pataunitas* qu'il lui reprochait.

Les chapitres suivants (3-5) sont consacrés aux opérations militaires du reste de l'année 302 : rapide campagne du dictateur M. Valerius Maximus contre les Marses (10, 3, 2-5), puis opérations contre les Étrusques, à la suite des troubles civils survenus à Arezzo où la famille des Cilnii se heurtait à l'opposition de la plèbe, opérations marqués par un premier échec romain, rapidement évoqué (10, 3, 6-8), à propos duquel

L'auteur insiste surtout sur le fait qu'on ne saurait en tenir pour responsable son grand homme Q. Fabius Maximus Rullianus, que certaines sources donnaient comme maître de cavalerie du dictateur. Le texte a donné l'occasion d'approfondir plusieurs questions. Tout d'abord, à propos des Cilnii d'Arezzo auxquels Mécène se rattachait par son ascendance maternelle et qui aurait jadis régné sur cette cité étrusque, on a examiné le problème de la royauté en Étrurie. Le schéma classique, appuyé sur ce que dit Tite-Live au début du livre V sur l'isolement au sein du *nomen Etruscum* de Véies qui s'était redonné un roi, alors que les autres cités avaient des régimes de type républicain, veut que le monde étrusque ait connu une évolution comparable à celle de Rome, la monarchie ancienne laissant place à peu près au même moment à des républiques gouvernées par des magistrats annuels. Mais plusieurs faits vont à l'encontre de ce schéma : désignation constante de Lar Tolumnius comme roi de Véies assez peu de temps finalement avant le retour de la cité à la monarchie à la fin du v^e siècle, présenté comme hors norme, mention du roi de Caeré dans l'éloge d'Aulus Spurius fils de Velthur (s'il faut le rapporter avec M. Torelli au milieu du iv^e siècle). On peut dès lors se demander si cette famille des Cilnii dont Rome assure le pouvoir en 302 ne serait pas alors une famille royale. Plus généralement, il convient de se demander s'il n'y pas eu en Étrurie des phénomènes de restauration de la royauté, comme on le constate dans le monde grec. Autre point qui apparaît dans ce passage : la reconstruction de la figure de Q. Fabius Maximus Rullianus. Si on se fonde sur les Fastes capitolins, le dictateur aurait eu successivement deux maîtres de cavalerie, le premier ayant été Fabius Maximus qui aurait été remplacé. Ce peut être interprété comme allant dans le sens d'un échec subi par le personnage, échec que Tite-Live aurait soigneusement masqué, comme il l'a fait au livre IX à propos de la bataille de Lautulae (9, 23, 4-5). Dans le livre X, où Fabius apparaîtra comme un chef au-dessus de tout éloge, qui n'a pas besoin de poser sans candidature pour être élu, qui, bien plus que son collègue Decius, est présenté comme le héros de la bataille de Sentinum, l'historien, comme il l'avait déjà fait dans le livre IX en taisant la défaite de Lautulae, aurait donné une version biaisée des faits. Dernier élément que mettent en relief ces chapitres : l'opposition entre la manière de combattre des Romains et celle des Étrusques, avec la subordination absolue à Rome des mouvements de la troupe, jusque dans son ardeur à combattre qui demande à être canalisée par la vision tactique du chef, à son général, et surtout le statut différent de la ruse chez les deux peuples. Les chapitres 4 et 5 opposent la ruse étrusque, faite de tromperie et de dissimulation de l'aspect militaire (les soldats étrusques se déguisent en bergers ou se cachent en embuscade), de l'appel aux passions de l'adversaire (ils essaient d'attirer les Romains dans un piège en les tentant par l'appât d'un butin facile, ces troupeaux qu'ils promènent sous leurs yeux) et la ruse romaine, qui repose sur un emploi judicieux des dispositions tactiques de leur armée, permettant l'effet de surprise (le chef dissimule l'entrée en ligne de la cavalerie, qui lance une charge à laquelle l'ennemi ne s'attendait pas). La ruse romaine n'est qu'un aspect de la *scientia militaris* du chef, de la discipline et de l'entraînement des soldats. Elle assure en tout cas la victoire de Rome, en une rencontre, qui, faisant écho à ce qui avait été dit en 9, 39, 11, aurait constitué la seconde grande défaite de la puissance étrusque face aux Romains.